

## **On est bien, merde! – ou notre réponse à "Hamlet". (Sur le spectacle de M.Volokhov «Paris ! Paris !»)**

Quand le prince Hamlet a dit que le Danemark n'est qu'une grande prison, il ne pouvait pas ne pas accrocher les sentiments de notre fierté nationale. Et – c'est ce qui est fâcheux – il continue de le faire chaque soir sur les diverses planches théâtrales du monde.

Et ce n'est point-là chose négligeable! Ici réside une question de principe - avec qui on est: avec Hamlet ou avec la Russie? Avec Popov ou avec Marconi ? Avec l'anglais Watt ou avec nos frères Tchérépanov?

Est-ce que Radichtchev, Tchernychevski, Dostoïevski, Lénine, Staline, Korolev, Soljenitsyne (impossible de les énumérer tous) avaient purgé leurs peines, que nos premiers poètes Pouchkine et Brodski ont été proscrits et exilés pour qu'un quelconque prince danois ait le toupet de contester la priorité pénitentiaire à la Russie ?!

Vous pouvez toujours courir, monsieur Hamlet, comme dirait sans doute notre président enclin – et probablement point fortuitement – à s'exprimer en argot.

Mais abandonnons un peu le président pour parler d'une figure bien plus modeste, mais non moins intéressante – celle du dramaturge Mikhaïl Volokhov, et de sa nouvelle pièce «Paris ! Paris !», monté par Mikhaïl Salov et joué par lui avec Dmitry Petoukhov.

Qui, d'après vous, sont les héros principaux et – pratiquement seuls – du spectacle ? Devinez! Mais oui, des détenus de droit commun! Vous avez gagné...

D'aucuns diraient : «Eh bien soit ... tel est le caprice de l'auteur, le choix dicté, pour ainsi dire, par un caprice de l'imagination».

Et moi je répondrais: il ne s'agit guère d'un caprice, mais d'un acte conscient de grande signification civique. C'est notre réponse à Hamlet! On rend ainsi le coup à monsieur Shakespeare.

Le sujet de la pièce est le suivant: deux prisonniers, deux hamlets russes en cavale se dirigent vers Paris sur le toit d'un wagon de marchandises. Eh bien, du moment qu'ils sont des hamlets, ils philosophent. Et ils le font dans le langage principal de cette science des sciences – celui de la poésie, assaisonné épais de jurons de bas fond ce qui aussi est tout à fait à la page : aujourd'hui les sentiments qui nous étouffent sont si particulièrement forts, et si énigmatiquement sombres les réalités qui nous entourent que les simples mots ne suffisent guère.

Une évasion vers Paris – est aussi une idée traditionnellement russe. D'où qu'on s'évade – des cours dont on a marre ou de sa femme qu'on ne peut plus gober, d'une manière ou d'une autre c'est vers Paris qu'on court – celui, misérable, des casinos de Moscou, celui, onirique, des toxicomanes ou celui, touristique, petit bourgeois russe qui avec ses économies s'achète un tour d'une semaine à Paris, cette capitale du monde.

Or, Paris reste Paris justement parce que, au fond, il demeure inaccessible. Autrement, est-ce que c'est vraiment Paris?

Et la prison n'est point une prison si on peut s'en évader. Et ce n'est pas du tout les grilles solides et la garde vigilante qui comptent, mais le fait qu'on la transporte avec nous-mêmes partout – où qu'on aille – comme l'escargot sa coquille.

Et peu importe que ses portes aujourd'hui – pour un moment historique – soient entrouvertes, la plupart des Russes ne songent guère à s'évader, pensant – fort raisonnablement – à quoi bon, si de toute manière on sera forcé d'y revenir tôt ou tard.

Et ce mot de Pouchkine «il y a longtemps, esclave fatigué, je songe à m'évader» – n'est qu'une figure rhétorique.

Et toutes nos conversations, y compris les mots – c'est du flan.

Il est temps de terminer. C'est l'heure du repas dans notre prison.

On est bien, quoi, merde!

Et le public dans la salle du théâtre rit aux éclats à faire tomber les lustres.

Salut à monsieur Khodorkovski!

*Lev Novojenov*